

—Quelle est cette nouvelle manière de se battre ? s'écria le comte d'Ornay en parant avec la rapidité de la foudre une attaque dans la ligne basse que venait de lui porter le baron.

—C'est la mienne ! répondit Maro en hochant subitement de côté.

—Par tous les diables de l'enfer ! reprit le comte en portant coup sur coup au baron une attaque et un redoublement d'épée qui tous deux rencontrèrent la lame rapide de la vieille rapière ; si vous ne savez pas vous mettre en garde, vous savez au moins manier une épée, c'est une justice à vous rendre !

—Vous croyez !

—Je le crois et je l'affirme.

—Et vous dites vrai ? s'écria le baron en se dressant soudainement et en portant au comte un coup de quarte haute avec une dextérité telle que son fer, trouvant le fer de son ennemi, laboura le haut du bras de son adversaire.

Le comte d'Ornay poussa un cri de rage et sauta en arrière.

Sans poursuivre son ennemi hors de portée le baron abaissa la pointe de sa rapière et attendit.

—Quand vous voudrez ! dit-il.

M. d'Ornay revint en garde, mais cette fois le sourire railleur qui avait animé sa physionomie au début du duel, avait complètement disparu.

En constatant l'adresse et la vigueur du jeune homme qu'il avait été sur le point de mépriser, le duelliste avait repris son sang-froid et son calme ordinaire.

Le combat recommença.

M. d'Ornay employant toute sa science, déployant toutes les ressources de l'art dans lequel il avait conquis si fatalement cette réputation de la plus fine lame de la cour, M. d'Ornay se tenant sur la défensive, se contenta de parer, attendant un moment propice pour porter une botte décisive.

Mais il avait affaire à un homme d'une agilité telle, d'une main si ferme et si sûre que la défensive sur laquelle il se tenait exigeait la plus profonde attention de sa part, car la pointe de l'arme menaçante voltigeait autour de lui avec l'inroyable rapidité de l'éclair.

Aux regards fascinateurs lancés par les petites prunelles grises du comte, répondaient les rayons flamboyants, qui jaillissaient des yeux bleus du jeune gentilhomme.

Ces regards rivés ensemble se heurtaient foudroyants et acérés.

C'était une lutte effroyable, mortelle, incessante, que se livraient ces deux hommes qui n'avaient cependant aucun motif personnel pour se haïr ; mais on devinait qu'à la fin de cette lutte un cadavre devait demeurer sur le sol.

Une seule blessure cependant avait encore été faite : c'était celle reçue par le comte, mais elle était tellement légère, tellement insignifiante qu'elle n'avait pu qu'excoiter la colère de M. d'Ornay sans rien lui enlever de ses forces et sans le gêner dans ses mouvements.

Tout à coup un cri étouffé retentit à la droite des combattants : c'était M. de Benzville qui, la poitrine trouée par l'épée de M. d'Herbaut, roulait agonissant sur le terrain déjà humide de son sang.

Le marquis jeta un regard investigateur sur les deux groupes encore debout.

Bernard et La Guiche étaient toujours aux prises, sans qu'aucun avantage eût encore fait pencher la balance en faveur de l'un d'eux.

Cependant, on sentait les coups mollir par suite de la fati-

gue ; mais les deux gentilshommes, comprenant que la force allait leur faire défaut, redoublèrent subitement d'énergie.

Là aussi le dénouement était prochain.

Le marquis avait le droit, d'après les règles du duel, de se porter au secours de celui des siens qui avait besoin de son aide : il courut donc se placer auprès du baron, dont l'adversaire semblait en ce moment même reprendre l'offensive.

En apercevant d'Herbaut et en comprenant son intention, Maro se jeta entre lui et d'Ornay par un bond qui faillit lui être fatal, car l'épée du comte déchira son pourpoint au dessus du bras gauche.

Le marquis se recula : au même instant, le comte d'Ornay, profitant d'une fausse attaque du jeune homme, lui porta un coup de prime en élevant la main : le fer rencontra la naissance de la clavicule et trancha les chairs dans toute la longueur en glissant sur l'os.

—Vous en tenez ! cria le comte.

Le baron rugit comme un jeune tigre blessé par le chasseur.

A ce cri, auquel répondit un sourd gémissement parti de la poitrine du moins, muet spectateur de ce drame saisissant, le marquis crut que son jeune compagnon réclamait le secours qu'il venait si prématurément de refuser.

M. d'Herbaut se précipita donc l'épée haute sur le comte d'Ornay.

Celui-ci para le coup avec sa dague ; mais un second cri, ou plutôt un second rugissement s'échappa de la bouche crispée du baron.

Bouissant vers d'Herbaut, ne pouvant parler tant sa gorge était aride, il jeta sa dague, saisit de la main gauche l'épée du marquis, l'arracha avec une violence à laquelle nulle force humaine n'aurait pu résister, et, la lançant à terre, il brisa la lame en posant dessus son pied droit.

Cette action s'était accomplie avec une rapidité telle que le marquis, stupéfait, n'eut pas le temps de tenter un geste ni de formuler une parole, mais elle avait une seconde fois été fatale au jeune baron.

Le fer du comte d'Ornay, ne rencontrant pas la parade, avait déchiré le haut du bras de son adversaire.

Comme la première, cette seconde blessure était sans gravité, mais plus que la première encore elle parut excoiter le jeune homme et porter au plus haut degré sa rage fiévreuse.

« Il est à moi seul ! » hurla-t-il d'une voix rauque en foulant triomphalement aux pieds la lame qui avait voulu quelques instants avant, s'allier à la sienne pour vaincre le comte d'Ornay.

Et il se précipita sur son ennemi.

La physionomie du jeune homme avait changé d'aspect et avait revêtu subitement une expression réellement terrifiante.

L'œil fixe, les narines ouvertes, la bouche contractée, les cheveux rejetés en arrière, on lisait clairement sur son front ruisselant de sueur le mépris du danger et l'amour du carnage.

Sa respiration haletante sifflait dans sa poitrine, et sa main rapide et ferme redoublait de force et d'adresse.

Ce n'était ni la pose ni les allures d'un gentilhomme de cour voulant bien tomber sur le terrain, mais y tomber galamment et avec grâce ; c'était l'attitude, l'attaque et la défense d'un sauvage habitué à lutter avec les terribles hôtes des forêts et qui, insouciant des blessures, sait que le combat ne doit finir que par la mort de l'un des combattants.

Inquiet, hésitant, le comte d'Ornay, le farouche duelliste, était revenu à la défensive.